



CENTRUL DE STUDII STRĂINE
LOGOS



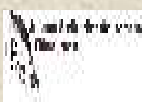
BIBLIOTECA
UNIVERSITĂȚII DIN PITEȘTI



AGENCE UNIVERSITAIRE
DE LA FRANCOPHONIE



UNIVERSITATEA DIN PITEȘTI



UNIUNEA SCRITORILOR DIN ROMÂNIA
FILIALA PITEȘTI



ISSN 2067-8339

PERSPECTIVE CONTEMPORANE ASUPRA LUMII MEDIEVALE

PERSPECTIVE CONTEMPORANE ASUPRA LUMII MEDIEVALE

UNIVERSITATEA DIN PITEȘTI
FACULTATEA DE LITERE



CENTRUL DE STUDII
MEDIEVALE ȘI PREMODERNE

Nr. 1/2009
PITEȘTI

MINISTERUL EDUCAȚIEI, CERCETĂRII, TINERETULUI ȘI SPORTULUI



AGENCE UNIVERSITAIRE DE LA FRANCOPHONIE
LE CENTRE D'ÉTUDES MÉDIÉVALES ET PRÉMODERNES
LE CENTRE DES LANGUES MODERNES LOGOS
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ DE PITEȘTI

*PERSPECTIVES CONTEMPORAINES SUR LE MONDE
MÉDIÉVAL*



*CONTEMPORARY PERSPECTIVES ON THE MEDIEVAL
WORLD*

Pitești, 4-6 decembrie 2009

Nr. 1/2009

Editura TIPARG



COMITÉ SCIENTIFIQUE:

Diana Adamek, Université « Babes-Bolyai » de Cluj
Laura Bădescu, Université de Pitești
Lavinia Bănică, Université de Pitești
Alexander Baumgarten, Université « Babes-Bolyai » de Cluj
Sonia Berbinski, Université de Bucarest
Laura Cițu, Université de Pitești
Gheorghe Chivu, Université de Bucarest
Liviu Franga, Université de Bucarest
Alexandru Gafton, Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași
Irina Mavrodin, Université de Craiova
Charles Morerod, Université Angelicum, Roma
Alexandrina Mustățea, Université de Pitești
Mariana Neț, Institut de linguistique « Iorgu Iordan - Al. Rosetti »
Alexandra Pârvan, Université de Pitești
Petru Pistol, Université de Pitești
Valentina Pricopie, Institut de Sociologie de l'Académie Roumaine
Elisabete Ranchhod, Université de Lisbonne
Maria Stanciu-Istrate, Institut de linguistique « Iorgu Iordan - Al. Rosetti »
Rui JB Soares, Associação Internacional de Paremiologia
Răzvan Theodorescu, Académie Roumaine
Vincent Zarini, Université Sorbonne, Paris IV

RÉDACTEUR EN CHEF:

Laura Bădescu, Université de Pitești

COMITÉ D'ORGANISATION:

Coordonatrices : Laura Cițu, Université de Pitești
Laura Bădescu, Université de Pitești

Membres : Irina Aldea, Ileana Bălan, Lavinia Bănică, Gheorghe Bănică, Gisela Cumpenașu, Silvia Dobrin, Bianca Dabu, Napoleon Dabu, Lavinia Geambei, Angela Iconaru, Mirela Ivan, Diana Lefter, Carmen Onel, Nicolae Oprea, Alexandra Pârvan, Adrian Sămărescu, Liliana Soare, Ana-Maria Stoica, Ana Marina Tomescu (Université de Pitești), Dumitru Augustin Doman (L'Union des Écrivains de Roumanie, Filiale de Pitești)

La conférence s'est déroulée sous le haut patronage de l'Agence Universitaire de la Francophonie, qui a financé la parution des actes. / The conference took place under the high patronage of the Agence Universitaire de la Francophonie, and the proceedings were published with its financial assistance.

ISSN 2067 – 8339

Editura TIPARG



Actes du I^{er} Colloque international

Perspectives contemporaines sur le monde médiéval

4-6 décembre 2009
Faculté des Lettres
Université de Pitești

Le présent volume réunit les travaux des participants au Colloque international *Perspectives contemporaines sur le monde médiéval*, qui s'est déroulé à l'Université de Pitești, du 4 au 6 décembre 2009.

Initié par le Centre d'Etudes Médiévales et Pré-modernes, en collaboration avec le Centre de Langues Modernes *LOGOS* de la Faculté des Lettres, le colloque inaugure la série des rencontres scientifiques consacrées aux débats interdisciplinaires sur la diversité spirituelle du Moyen Age et de la période pré-moderne, ainsi que sur les modalités de reprise critique dans le dialogue constant que la culture européenne entretient, de par son héritage, avec le monde médiéval.

En promouvant l'étude approfondie du phénomène culturel roumain dans son extension humaniste, suivant son évolution dans le contexte national et européen, au carrefour des approches de philologie, de littérature, d'imagologie, de mentalités, de linguistique, d'anthropologie, d'ethnographie, de folklore, d'histoire et de philosophie, cette manifestation scientifique fut l'occasion d'amples débats impliquant des professeurs et chercheurs consacrés, ainsi que des jeunes doctorants et étudiants de master.

Le souci du respect de la synchronisation thématique et des exigences de qualité nous a déterminé à publier dans ce volume les articles sous leur forme élaborée à la suite des débats. Nous espérons que l'intérêt du lecteur sera éveillé aussi bien par les recherches poussées présentes dans ces pages que par les prometteuses approches appartenant aux chercheurs débutants, ayant tous exploré le terrain culturel complexe de la période moyenâgeuse et pré-moderne roumaine et européenne.

La version électronique du volume sera fidèle au texte imprimé, et pourra être consultée sur le site du Centre d'Etudes Médiévales et Pré-modernes de la Faculté des Lettres de l'Université de Pitești. Les auteurs assument entièrement leur responsabilité pour le contenu et l'originalité des articles.

Nous tenons à remercier vivement les institutions extérieures à l'université ayant apporté leur soutien à ce colloque, à savoir l'Agence Universitaire de la Francophonie et l'Union des Ecrivains de Roumanie, filiale de Pitești.

Laura Bădescu
Laura Cîțu

Perspectives contemporaines sur le monde médiéval



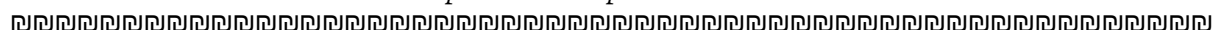


TABLE DES MATIÈRES

SESSION PLÉNIÈRE

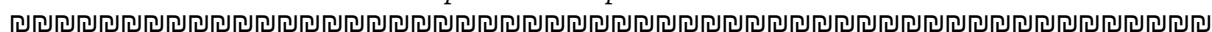
Gheorghe BĂNICĂ	
<i>In Memoriam Dan Horia Mazilu</i>	13
Răzvan THEODORESCU	
<i>La prémodernité dans la recherche roumaine et européenne actuelle</i>	15
Mariana NEȚ	
<i>Women and Lifestyles in Medieval Court Music</i>	17
Rui JB SOARES	
<i>Da paremiografia à paremiologia: O papel da AIP-IAP como facilitador de intercâmbios internacionais</i>	20
Cruz GONZÁLEZ-AYESTA	
<i>Naturaleza y voluntad: de Escoto a Suarez</i>	24
Alexandru GAFTON	
<i>La traduction du texte sacré: entre contraintes et libertés</i>	29
Liviu FRANGA	
<i>Pages d'histoire de la philologie classique</i>	33
Alexander BAUMGARTEN	
<i>La censure universitaire du 7 mars 1277 et la genèse de la modernité philosophique</i>	40
Ștefan GĂITĂNARU	
<i>Romanian Language Characteristics As a Romance Language in Balkans Area</i> ...	45

SECTION 1: Livre ancien roumain et étranger

Laura BĂDESCU	
<i>Le formulaire diplomatique roumain. XVI^e-XVIII^e siècles</i>	49
Adina DUMITRU	
<i>Some Universals of Political Ethos in “Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie”</i>	55
Ioan St. LAZĂR	
<i>St. Antim the Iberian – a Brâncovenian artist (I)</i>	59
Lucreția PICUI	
<i>A Bibliophile's Jewel. The Manuscript of Macarie's Missal</i>	63
Georgiana POPESCU, Delia DUMINICĂ	
<i>The Origins of the Arges Book</i>	67
Ion SOARE	
<i>Documents slavo-roumains moins connus, sur la personnalité de Michel le Brave et sa mesure d'asservissement des paysans</i>	73

SECTION 2: Linguistique théorique et appliquée

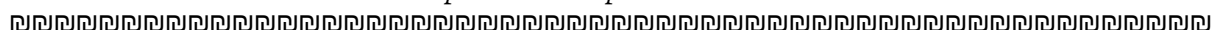
Liliana AGACHE	
<i>Quelques considérations sur la morphologie de roumain ancien</i>	79
Sonia BERBINSKI	
<i>L'argument d'autorité dans l'oeuvre de François Villon</i>	82
Angela COSCIUG	
<i>Réflexions sur l'étude du passé composé en français moderne et médiéval</i>	89
Bianca DABU	
<i>The Lexical Borrowing – A Theoretical Approach</i>	93



Gisela Florentina CUMPENAȘU	
<i>Psaltirea Hurmuzaki - a Remarkable Work of the XVIth Century</i>	96
Mihaela GĂITĂNARU	
<i>Dominant Aspects of the 16th and 17th Centuries Syntactic Norms in Romanian Language</i>	99
Angela Mihaela ICONARU	
<i>La valence verbale, concept syntaxique, sémantique et pragmatique</i>	101
Constantin MANEA, Camelia MANEA	
<i>Remarks on Some Phraseological and Apophthegmatic Units in English and Romanian – Convergent and Divergent Points</i>	104
Adina MATROZI-MARIN	
<i>Subdialectal Features of the Romanian Prepositions in XVIth Century Texts</i>	109
Nicoleta Florina MINCĂ	
<i>Language and Thought: Interrelations in Development</i>	114
Diego MUÑOZ CARROBLES	
<i>Plurilingüismo en la Península Ibérica, ayer y hoy</i>	118
Mihaela Cecilia POPESCU	
<i>Le moyen français: types de changements sémantiques et formels pour l'expression du potentiel et de l'irréel</i>	123
Maria STANCIU-ISTRATE	
<i>Raretés lexicales dans le roman populaire « Varlaam et Ioasaf », version Udriște Năsturel</i>	127

SECTION 3: Littérature médiévale et prémoderne

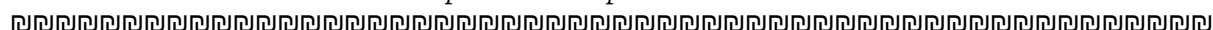
Georgiana AVRAM	
<i>Bestiaries and Christianity a link between Pre-modern and Post-modern Literature</i>	135
Simona ANTOFI	
<i>Une image injuste de l'altérité – la femme et ses représentations dans la littérature roumaine ancienne</i>	138
Lavinia BĂNICĂ	
<i>History or Literature? – Notes about Truth and Fiction in Historical Chronicles ..</i>	144
Mircea BĂRSILĂ	
<i>Le message de la peur dans la littérature médiévale</i>	146
Ileana BALAN, Doru STAN	
<i>La bibliographie des livres anciens qui existent dans les collections de la bibliothèque de l'Université de Pitești - un projet nécessaire -</i>	150
Maria CHIVEREANU	
<i>Aspects du langage artistique dans les livres populaires</i>	153
Marius-Valeriu GRECU	
<i>Éléments fantastiques dans la poésie de Bogdan Petriceicu Hasdeu</i>	156
Iuliana Adelina ILIESCU	
<i>L'onomastique dans la dramaturgie roumaine jusqu'à Costache Negruzzi</i>	160
Mihaela MITU	
<i>Cligès ou la fausse morte de Chrétien de Troyes. Lecture pragmatique du prologue</i>	163
Amada Iustina MOCIOALCĂ	
<i>Lyrical Poetry in Tudors' England</i>	168
Carmen NICOLESCU	
<i>La dialectique du symbole</i>	173
Nicolae OPREA	
<i>La symbolique du loup chez Dimitrie Cantemir et Ion D. Sârbu</i>	178
Tatiana OPRESCU	
<i>Le livre entre histoire et tradition</i>	183



Peñalta CATALÁN ROCÍO	188
<i>La intertextualidad en la construcción del mito de la edad media: Umberto Eco ...</i>	
Alina TISOAICĂ	
<i>The Influence of Pre-Romanticism in Dimitrie Bolintineanu's Poetry</i>	193
Laura LAZĂR ZĂVĂLEANU	
<i>"When God Made the World..." The Biblical Pattern of Creation in the Romanian Ancient Literature</i>	197

SECTION 4: Imagologie et mentalités

Daniel COJANU	
<i>Les principes de la représentation symbolique dans l'iconographie chrétienne ...</i>	207
Dan DOBRE	
<i>Nouvelles recherches pour la lecture et la compréhension du sens de l'image</i>	212
Enrique MARTÍNEZ LOMBÓ	
<i>Nuevas perspectivas para la conservación del patrimonio cultural medieval en España a principios del siglo XX: algunos casos concretos</i>	217
Simona GALAȚCHI	
<i>Eden and the Ambiguity of Eros</i>	223
Victor GODEANU	
<i>The Golem – Commentary on the Source of the Myth</i>	227
Aymeric JEUDY	
<i>Vlad Țepeș : de la figure médiévale valaque à son destin contemporain européen</i>	231
Vanessa JIMENO GUERRA	
<i>Los estudios sobre la arquitectura excavada medieval hispana como testimonio de la evolución ideológica sobre el medioevo</i>	235
Joaquín GARCÍA NISTAL	
<i>El mudéjar o la formulación romántica de un estilo medieval hispánico</i>	241
Vasile MĂRUȚĂ	
<i>«Dracula» image, mythe, mystification</i>	247
Petrișor MILITARU	
<i>Angels in Medieval Europe. Patterns and Mutations of Angelic Figure</i>	254
José Alberto MORÁIS MORÁN	
<i>El descubrimiento del tesoro de Guarrazar como dinamizador de los estudios sobre arte hispanovisigodo en la España del siglo XIX</i>	259
Valentina PRICOPIE	
<i>Les sociétés secrètes et le secret du roman actuel. Le cas Dan Brown, une histoire de promotion</i>	266
Ioana REPCIUC	
<i>La magie populaire roumaine et la magie médiévale occidentale. Correspondances symboliques et textuelles</i>	272
Adrian SĂMĂRESCU	
<i>"The Costești fire" Oral journal – Mentalitarian and Discursive coordinates</i>	277
Alexandra SĂRARU	
<i>Pagan Spirits' Conversion to Christianity. Saint Ilie's Anonymous Sister ...</i>	280
Ruxandra Viorela STAN	
<i>Les hésychastes et la prière de Jésus dans la tradition de l'orthodoxie roumaine..</i>	285
Ana-Maria STOICA	
<i>Mentalities and Social Behaviour in 'Vanity fair'. A Linguistic Analysis</i>	289
Mădălina STRECHIE	
<i>Ottoman Medieval Mentalities: The Sultan's Cult</i>	292



SECTION 5: Parémiologie

Laura CÎȚU	
<i>Le discours sentencieux. Maxime et adage dans le langage du droit</i>	299
Mariana FRANGA	
<i>Les sources populaires de la lyrique de Catullus d'inspiration parémiologique sentencieuse</i>	303
Raluca Felicia TOMA	
<i>Hétéronymes des Proverbes bibliques- vertus expressives</i>	311
Ana-Marina TOMESCU	
<i>Proverbes français en il faut ... et leurs équivalences en roumain</i>	316

SECTION 6: Rhétorique et argumentation

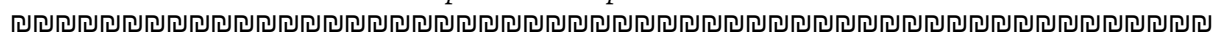
Ileana Lavinia GEAMBEI	
<i>L'acte poétique comme « ornatus » chez Costache Conachi</i>	323
Cristina ILINCA	
<i>Pathos et théâtralité: « Iphigénie en Aulide » de Jean Racine</i>	328
Mirela Valerica IVAN	
<i>Le lecteur et le narrataire comme instances narratives</i>	332
Alexandrina MUSTĂȚEA	
<i>Les figures de l'argumentation dans « L'Épithaphe Villon »</i>	338
Liliana SOARE	
<i>Aspects of text mechanisms in «Elementa linguae romanae sive latino-valachice»</i>	343

SECTION 7: Philologie classique

Daniel OPRESCU	
<i>Cato Censorius' "Origins" – the Birth of the Italian the national feeling and unity around Rome</i>	346
Petru PISTOL	
<i>La fidélité du classicisme</i>	351

SECTION 8: Histoire et philosophie

Elena BĂLTUȚĂ	
<i>A Medieval Approach to Intentionality. The Case of Thomas Aquinas</i>	355
Tomită CIULEI	
<i>Knowledge, Comprehension and Truth. Epistemological Perspectives</i>	360
Napolen DABU	
<i>Medieval Hassidism</i>	365
Gabriela Carmen DIACONESCU	
<i>Seisms and Their Harmful Effects on the People of Romanian Countries in the Middle Ages</i>	370
Carmen DINESCU	
<i>Le péché et le malheur dans le roman de Tristan et Yseut</i>	373
Olga GRĂDINARU	
<i>The Image of Ivan the Terrible Now and Then</i>	379
Raquel LAZARO	
<i>La connaissance de soi même chez Montaigne, Descartes et St. Agustin</i>	383



Alexandra PÂRVAN	
<i>Augustine's Therapeutic Approach to Evil and his Ontology of Relationship</i>	389
Cornel POPESCU	
<i>Henri Mathias Berthelot</i>	395
Ion POPESCU	
<i>Théologie et métaphysique chez Thomas d'Aquin. Actualité de la métaphysique en tant que perfection de l'existence</i>	398
María Del Rosario NEUMAN	
<i>Autoconocimiento existencial y actual del alma: la permanencia y la presencia del acto en el acto</i>	403
Nicoleta-Angelica ORLANDEA	
<i>The Romanian Archives - a History of the Beginnings</i>	408
Valentin TRIFESCU	
<i>Le campanilisme dans l'histoire de l'art. Hans Haug et sa conception de l'art alsacien</i>	413

SECTION 9: Littérature comparée

Irina Maria ALDEA	
<i>Le miracle de la création entre hasard et nécessité</i>	423
Cristophe IMPERIALI	
<i>Un « bon vieux temps » paradoxal: image et fonction du Moyen Age dans la construction du romantisme européen</i>	429
Diana-Adriana LEFTER	
<i>Théâtre et mythe dans l'antiquité grecque</i>	434
Laura MAFTEI	
<i>L'idéal de l'amour courtois dans la société du XX^e siècle</i>	440
Iuliana SAVU	
<i>Auctorial Projections in Thomas More's Utopia</i>	445
Cristina VIDRUȚIU	
<i>Pestilential Imaginary in Giovanni Boccaccio's Decameron: The Image of Black Death</i>	448
Crina Magdalena ZĂRNESCU	
<i>Christine de Pisan - la première femme de lettres française professionnelle de la littérature médiévale</i>	453



EL DESCUBRIMIENTO DEL TESORO DE GUARRAZAR COMO DINAMIZADOR DE LOS ESTUDIOS SOBRE ARTE HISPANOVISIGODO EN LA ESPAÑA DEL SIGLO XIX

José Alberto MORÁIS MORÁN
Universidad de León

Resumen: *A pesar de que los estudios de F. de Lasteyrie (1860) y J. A. de los Ríos (1861) suelen considerarse las obras decimonónicas más importantes para un acercamiento al desmembrado tesoro de Guarrazar, otros autores anteriores realizaron aportaciones novedosas que, tanto el francés como el español, retomaron en sus estudios. El trabajo pone de relieve la importancia de estas publicaciones precedentes como base imprescindible para la historiografía desarrollada posteriormente. Respecto a J. A. de los Ríos, su originalidad estribó en la defensa del carácter hispano del tesoro y la negación sistemática de las teorías emitidas desde las escuelas francesas, a pesar de que, al final, el argumento primordial que veía en el tesoro de Guarrazar una muestra singular del arte “latino-bizantino”, no era más que una formulación estilística adoptada en España por influencia francesa. Finalmente, tampoco corresponde al arqueólogo español la primacía de su utilización dentro de la literatura científica hispana pues, como se explicará, antes ya la habían definido, convenientemente, Juan de Madrazo y Manuel de Assas i Ereño.*

Palabras Clave: *Tesoro de Guarrazar, arte hispanovisigodo, Amador de los Ríos, Ferdinand de Lasteyrie.*

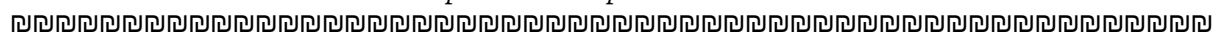
De entre la nómina de obras plásticas que la Alta Edad Media hispana nos legó, el conjunto hallado en Las Huertas de Guarrazar (Toledo), ha tomado un puesto relevante en el discurso historiográfico derivado del estudio de las artes hispanovisigodas de la Península Ibérica. En contadas ocasiones un suceso de este tipo generó tan tempranos y apasionados debates, en los que, el objeto artístico acabó por representar y asumir unos valores ideológicos absolutamente extrínsecos a su propia naturaleza. Desde el rescate de su olvido inmemorial, cada una de las piezas ocultas bajo las tierras toledanas acabaron por representar un papel bien definido dentro de esta “novela negra” de la historia del arte español del siglo XIX, si se nos permite utilizar la expresión acuñada por J. Balmaseda, en el escenario de una España marcada por la construcción de un discurso nacionalista. El periplo del maltrecho tesoro y la bibliografía que desde bien temprano se le dedicó proyectan hacia el futuro, una y otra vez, las alargadas sombras de la eterna disputa hispano/francesa, a pesar de que la historia del arte medieval hispano se haya visto frecuentemente ensombrecida por tales reflejos tenebrosos. En todo caso, el hallazgo del tesoro es una historia que los Drs. A. Perea y J. Balmaseda han relatado de manera detallada, rigurosa y clarificadora, restando pocos o casi ningún dato relevante que se pueda aportar a estas alturas del relato historiográfico.

El inicio de todo debió situarse durante el mes de agosto de 1858, aunque las versiones que ofrecieron las personas que lo presenciaron son un tanto difusas y contradictorias. Entre los días 15 y 26 de agosto de ese año, unas lluvias torrenciales produjeron un desplazamiento de sedimentos en los citados parajes toledanos que acabaron por dejar al descubierto un tesoro enterrado durante siglos (BALMASEDA, 2001: 67 e *idem*, 1996: 95-110).

Aquella tarde, pasaban por allí dos habitantes del cercano pueblo de Guadamur, Francisco Morales y su cónyuge M. Pérez. Los labriegos debieron avistar, en el lugar donde se habían producido los desplazamientos de tierras, una serie de destellos o brillos. Esa misma noche volvieron al lugar, ahora con un farol y varias herramientas para iniciar una lamentable historia que sometería a uno de los más célebres conjuntos de orfebrería altomedieval de Europa a una serie de infortunios y calamitosas expoliaciones (*ibidem*, 2001b; 88).

A pesar de los puntos oscuros de la historia del descubrimiento, la actuación “arqueológica” de los labriegos dejó una serie de “pistas” que permiten reconstruir el periplo de las piezas. Comprobado el valor de aquello que la tierra dejó al descubierto, las idas y venidas al lugar de los hechos de Morales y su mujer fueron constantes. Debieron extraer las piezas del fango para, más tarde, lavarlas en una fuente cercana. En su camino esparcieron por las tierras de cultivo una serie de restos materiales pertenecientes al tesoro.

Poco después Morales entra en contacto con el general francés Adolfo Hérouart. Juntos y, presumiblemente, portando algunos de estos valiosos objetos, acuden al diamantista José Navarro, conocedor de la orfebrería antigua y, restaurador, entre otros, del magnífico *Missorium* o disco de Teodosio (*ibidem*, 1999).



Parece entonces que, entre el 23 de octubre de 1858 y hasta diciembre de ese año, tanto Morales como Hérouart, acompañados por tres jornaleros, realizarían una serie de “prospecciones arqueológicas”. Las sospechas vecinales pronto dieron paso a la desconfianza. El trasiego de estas gentes a Toledo para vender el “botín” y el creciente interés de Hérouart por los terrenos fueron los detonantes principales.

Hasta aquí, una sucinta narración de los acontecimientos, pues ni el objetivo ni el espacio del trabajo permiten ampliar los datos (*ibidem*, 1997).

En enero de 1859 José Navarro, consultor de Morales y Hérouart, se presenta en París. En su maleta viajaban algunas de las piezas procedentes de Guarrazar para iniciar los trámites de venta al Estado Francés y con ello, la presentación científica del hallazgo. Comenzaba la “biografía historiográfica” del tesoro.

J.-P. Caillet señaló a A. Darcel y un artículo en la *Gazette des Beaux-Arts* del 1 de marzo de 1858 como el primer acercamiento a algunas de las, ya por entonces, desmembradas partes del tesoro (CAILLET, 1985: 220). Sin embargo, el dato no puede ser verídico, pues aún no había sido encontrado. A tenor de lo expuesto, debemos considerar la publicación del 2 de febrero de 1859 como la primera aportación que se ocupó de las piezas. Tras ella, la situación tornó irreversible, ante una comunidad científica europea atónita ante tal hallazgo (LONGPÉRIER, 1859: 68-77).

En este pionero estudio, A. de Longpérier localiza el hallazgo en la Fuente de Guarrazar, aludiendo al movimiento de tierras y las fuertes lluvias. Según su versión, los campesinos descubrieron algo que identifica como “una tumba” que guardaba “ocho coronas de oro y tres brazos de una gran cruz”. Para el francés, José Navarro sería el primer propietario de los objetos que “reunidos con loable persistencia, los llevó a París”, donde fueron adquiridas por el Ministro de Estado para su conservación en el Musée de Cluny (*ibidem*, 1859: 68). Según sostiene, las incrustaciones realizadas en “*verre rouge*” sobre la corona de mayor tamaño, debían compararse, por similitudes de “*estilo*”, con las de los ornamentos encontrados en la tumba de Childerico y las coronas de Agilulfo y la reina Teodolinda. Como se comprobará, la teoría del vidrio rojo expuesta aquí por Longpérier, evolucionando el discurso historiográfico, marcará para siempre los estudios del tesoro hispano.

En un primer acercamiento epigráfico a la corona de mayor tamaño, lee la inscripción que pendía del cuerpo principal y que, a su llegada al museo parisino, decía:

† RRCCEEFVINSTVSETORHFEX (**fig. 1**).

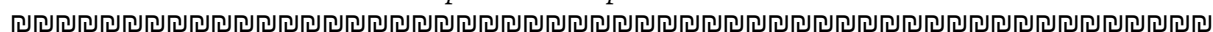
Junto a un grupo de expertos citados por Longpérier y entre los cuales se encontraban Alfred Darcel y Du Sommerard, consiguen finalmente restablecerla en los siguientes términos: †RECCSVINTHVS REX OFFERET. A partir de este momento quedaba fijada, al menos temporalmente, la datación cronológica del rico conjunto.

En su interés por atribuir las piezas y concretar su origen, Longpérier transcribe otra inscripción grabada sobre una cruz, en origen, suspendida de una de las coronas: †IN DI NOMINE OFFERET SONNICA SCE MARIE IN SORBACES.

Tanto la alusión al nombre del monarca godo, como la referencia a Sonnica, le permiten afirmar que las coronas habían sido donadas por los miembros de la familia real o por una determinada élite cortesana. Sus teorías tendrán largo alcance en los próximos años, gozando de gran aceptación la que defendía la pertenencia de las coronas de menor tamaño a la cónyuge del rey y a sus hijos.

Su aportación reafirma el deseo de concretar la progenie artística de las preesas y su dependencia con las producciones orfebres y la metalistería merovingia, burgundia y longobarda. A pesar de ello, aún aceptando su origen godo, los intereses nacionalistas pronto acabaron por salpicar a las piezas, pues Longpérier concluirá su discurso minimizando el papel de Recesvinto sobre los territorios hispanos, frente a su importancia en el Midi francés: “*las joyas que le pertenecieron también poseen para nosotros un interés nacional*”, llegará a escribir (*ibidem*, 1859: 71).

En el mismo *Bulletin* donde Longpérier esgrime estas ideas, entra en escena una figura fundamental dentro de la disputa surgida en los años posteriores a la aparición de las alhajas. F. de Lasteyrie lee aquí una noticia sobre las coronas (LASTEYRIE, 1859: 76). Esta breve alusión al tesoro insiste en su analogía con respecto al de Monza, focalizando los argumentos en la famosa aplicación del “vidrio rojo”. Según indica, la inclusión de esta técnica orfebre en la corona de Recesvinto apelaba a sus dependencias con respecto a la orfebrería conservada en Inglaterra, en el ajuar de la tumba de Childerico, las cubiertas del *Evangelario* de la reina Teodolinda y una arqueta relicario que localiza en la abadía de Saint-Maurice. En resumen, la historiografía francesa se posicionaba, claramente, con respecto a la naturaleza del tesoro, entendido como un “arte septentrional” similar al creado por Francos, Anglo-sajones, Burgundios y Longobardos.



Diez días después de la publicación firmada por Longpérier, Du Sommerard, que había colaborado con éste en la interpretación del epígrafe pendiente de la corona de Recesvinto, publica un artículo en *Le Monde Illustré*, reafirmando las posturas francesas en relación con las joyas visigodas.

Tendríamos que esperar al sábado 14 de mayo de 1859 para conocer la postura de la Administración y la intelectualidad españolas. J. Amador de los Ríos publica en la *Gazeta de Madrid* nuevos datos sobre el lugar y la aparición de las piezas (AMADOR, 1859). Allí se informa de la creación, el 9 de abril de 1859, de una Comisión encargada de realizar las primeras labores arqueológicas en el área del descubrimiento; informando que había sido Morales quién lo había realizado, dando cuenta de la suerte corrida por algunas piezas desde el principio, así como los restos dejados por los agricultores en su periplo, desde el lugar del hallazgo hasta la fuente donde lavaron las alhajas. Se documenta, entre otros, un “*pequeño zafiro*”, que considera perteneciente a las coronas; especificando, igualmente, que a 14 de mayo de 1859, la propiedad del terreno era de Morales, buscando sin duda, clarificar un punto tergiversado por la versión francesa. Igualmente, se describe la aparición de diversos restos marmóreos, etiquetados “*de Carrara*” y que data en época visigoda mediante su comparación con otros ejemplares conservados en la capital toledana.

Además, localiza un cementerio, verificando la existencia de una “*primitiva cripta*”, así como una sepultura regular realizada con mampostería y ladrillo. A pesar de que A. de los Ríos declara que el lugar había permanecido bajo la vigilancia de la Guardia Civil, patentiza la destrucción sufrida en las “*cajas de fábrica*” que, hipotéticamente, habían velado el sueño inmemorial del tesoro durante siglos.

Mientras desde Francia Longpérier y Du Sommerard realizaban sus publicaciones, el 17 de mayo de 1859 la citada Comisión regresaba a Toledo. Junto a A. de los Ríos, llegaban a Las Huertas, Jerónimo de la Gángara, Pedro de Madrazo y Teodoro Ponte de la Hoz. Según la *Gaceta*, tras localizar vestigios de lo que califica como hormigón romano, descubre un sepulcro cubierto con una losa que, tras ser lavada, permite a las personalidades citadas ver la inscripción grabada sobre ella. Según Juan Eugenio Itarzenbusch y Aureliano Fernández Guerra, que realizan la transcripción del epígrafe, se trata del epitafio del presbítero Crispín. Al incluir dicha cartela una data, catalogan el conjunto en el año sexto del reinado de Egica.

La publicación de esta información por parte de la Administración española, ponía de relieve que el fortuito descubrimiento de las coronas y su posterior salida de la Península eran la causa última de las labores investigadoras acometidas por la Comisión. En todo caso, podemos ver en este texto un claro anticipo de las reflexiones vertidas por A. de los Ríos en su estudio del año 1861.

Para finalizar esta nómina de los estudios realizados en los últimos años de la década de los cincuenta, es justo mencionar las hipótesis desarrolladas por A. Way (WAY, 1859); quién data las piezas de orfebrería en torno al siglo VII, aconsejado, tal y como señala, por su amigo Du Sommerard. Según indica, en los inicios de 1858, “*en el curso de unas excavaciones*” realizadas en unos terrenos de propiedad privada, se produjo el descubrimiento. Una vez más, la versión aquí ofrecida se halla claramente alterada. Las ocho coronas aparecidas que, según considera, se concibieron para mostrarse suspendidas, fueron llevadas en el mes de enero de 1859 a París “*por el propietario de la tierra en la que se habían encontrado*”. En todo caso da la impresión de que Way intenta dotar a su narración de un cierto halo de “normalidad”. A pesar de ello, como sabemos, el discurrir de los acontecimientos fue muy diferente.

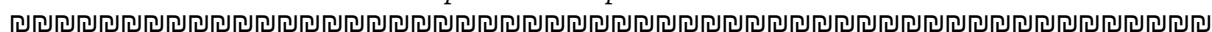
Para Way, los *cloisonnés* permitían relacionar las joyas toledanas con las artes suntuarias merovingias, las fibulas anglosajonas y, nuevamente, con el tesoro de Childerico y las preseas de Monza. A pesar de reiterar la “tesis septentrional” defendida por Sommerard y Longpérier, finalmente, acaba atribuyendo al maestrazgo de su amigo William Burges el establecimiento de tales relaciones (ibidem, 1859: 254-258).

El experto inglés dedica algunas páginas a la cruz de Sonnica y Sorbaces, entiendo que la *explanatio* aludiría a una pequeña ciudad de la provincia de Almería. Aunque la hipótesis es curiosa, nos parece importante remarcar que fue sugerida por su amigo Weston S. Walford, basándose en la consulta de la obra de Pascual Madoz, tal y como aclara. Juntos llegan a identificar la iglesia de la *Purissima Concepción* como el lugar al que se refiere el vocablo Sorbaces (ibidem, 1859: 257).

La década de los años 60 del siglo XIX fue capital, pues en un corto periodo de tiempo vieron la luz dos de las publicaciones más relevantes dedicadas al tema.

En el año 1860 Ferdinand de Lasteyrie du Saillant (1810-1979) publicó *Description du Trésor de Guarrazar*, llevando el “conflicto” intelectual derivado del estudio de las preseas hispanas a sus máximas cotas.

No debemos poner en tela de juicio que la principal aportación del francés y por la que habría de ocupar un lugar privilegiado en los anales historiográficos, residía en la defensa convencida y, por otra parte, en absoluto novedosa, de que la progeie artística de las joyas era foránea y sin precedentes en las tradiciones



orfebres hispanas. “*Todos estos objetos, encontrados en España, parecen pertenecer a un arte de origen septentrional*”, concluirá (LASTEYRIE, 1860: 35).

El arqueólogo galo inicia su discurso con la habitual omisión y manipulación de algunos de los datos referentes al hallazgo, aclarando que dos campesinos que trabajaban la tierra de un propietario francés habían sido los descubridores. Según indica, ese mismo particular ofrecería en venta las alhajas al gobierno francés (ibidem, 1860: 1-3). En todo caso, que los datos fueron “matizados” buscando ofrecer una versión “oficial francesa” ha sido un tema bien aclarado (BALMASEDA, 2001: 67).

Nuevamente la corona atribuida a Recesvinto ocupa el grueso de su edición que incluye varias cromolitografías acompañando al texto, dibujadas por G. Regamey e impresas por Hangar-Maugé en la célebre casa Didot de París. Su calidad técnica aún hoy nos sorprende (GARCÍA VUELTA, 2001: 301). Sin embargo, en este punto resulta necesaria alguna puntualización. Tradicionalmente se considerará la obra de Lasteyrie como uno de los estudios de conjunto más pioneros dedicados a las piezas; sin embargo, aún siendo cierto, otros eruditos anteriores habían realizado ya sus indagaciones al respecto. También en la documentación gráfica se percibe este fenómeno, pues Lasteyrie no fue el primero en divulgar reproducciones gráficas de las coronas (fig. 2).

Un autor ya citado, A. Way, incorpora un grabado de una de ellas, identificada como “*Gold Crown and Cross, supposed to be that of the Queen of Reccesvinthus, King of the Goths, A. D. 657*” (fig. 3) (WAY, 1859). Quizás es un tema que se debiera revisar puntualmente pero, a la vista de lo expuesto, parece que Way debe ostentar la primacía respecto a este tema y no Lasteyrie, tal como se viene afirmando.

El dibujo de Way, posiblemente se corresponde con la corona de chapa simple conservada en el Musée de Cluny (nº inv. 2.879) y que los expertos han asociado con la cruz de Sonnica, que porta el mismo número de inventario. Según pensamos, la imagen de Way asocia esta corona con respecto a otra cruz bien diferente. Con todo, es difícil decantarse por una opción segura, pues tanto la pieza de París nº 2.880 como la pieza del Museo Arqueológico de Madrid nº 71.211, guardan demasiadas similitudes con respecto al diseño decimonónico (figs. 2 y 3).

El estudio de Lasteyrie y, como veremos de seguido, el realizado por J. A. de los Ríos, fueron tan sólo las dos obras monumentales que compendiaron lo expuesto antes por otros investigadores. El valor que la historiografía centrada en el estudio de la orfebrería y las artes “hispanovisigodas” ha otorgado a estos autores debe explicarse, en parte, a través de la querrela politizada entre dos naciones en disputa por las alhajas. Si sus logros y los doctos planteamientos son indudables, parece que igual puesto ocupó la representatividad nacionalista que sus teorías emanaban. Ambos estudios fueron convertidos en catalizadores de un enfrentamiento, podríamos decir, extra-científico.

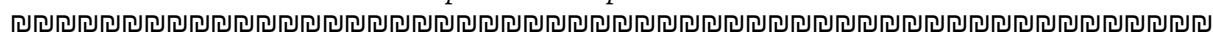
Los argumentos del francés son deudores de lo defendido, tiempo atrás, por Sommerard en *Le Monde Illustré* y retoman las “viejas” teorías del ajuar personal y su valor como *ex votos*, insistiendo en la hipótesis atribucionista que veía en las coronas de menor tamaño una propiedad de la reina y los hijos de la pareja real.

Igualmente, torna sobre la procedencia del tesoro, dudando sobre la posibilidad de que las piezas, originariamente hubieran pertenecido a la catedral de Toledo y, sin que sea novedoso, retorna al problema de la toponimia local del término Sorbaces y la hipotética iglesia de Santa María. Según creyó Lasteyrie, se trataría de una advocación perteneciente a “*esas numerosas capillas aisladas, uno de esos lugares de devoción consagrados generalmente a la Virgen y enriquecidos por la piedad de los peregrinos*” (LASTEYRIE, 1860: 10-19 y 23). Sorbaces sería un término fruto de “*esos siglos bárbaros, donde la construcción de las palabras devenía arbitraria (...) un idiotismo local*”. De seguido expone la teoría de la contextualización del lugar mediante referencias al ámbito natural y geográfico en el que, supuestamente, se encontraba el templo. Sus argumentos para identificar el lugar del que provenía la cruz de Sorbaces con St-Marie-des-Comiers fueron insistentemente rebatidos por Ríos un año después.

El punto de mayor tensión entre franceses y españoles fue provocado por la identificación de la progenie artística de las piezas toledanas a través de la reiterativa alusión al tesoro de Monza, la corona y el *Evangelario* de Teodolinda, la diadema de Agiulfo y las joyas de Childerico (ibidem, 1860: 27-31).

Escudándose en la supuesta utilización del “vidrio rojo *cloisonné*”, incluye las alhajas hispanas en el contexto de la orfebrería merovingia, burgundia y longobarda; es decir, “*productos de un arte nórdico-germánico*”. El punto más discutido de sus alegaciones recaía sobre la consideración giróvaga de los artesanos ejecutores que, según indica, habían sido llamados a la corte de Recesvinto desde tierras norteañas.

A pesar de lo expuesto, puntualmente, Lasteyrie fue flexible con respecto a las teorías “septentrionales”. Así, en torno a la cruz pendiente de la corona de Recesvinto, afirmará que, tanto la montura, la pedrería, la forma de los florones y otros rasgos pertenecen a “*un arte muy diferente de aquel que presentaban las otras joyas del tesoro (...) un arte más meridional y embebido en las tradiciones de la Antigüedad romana*” (ibidem, 1860: 35). Pensamos que este punto debe ser tenido muy en cuenta.



Tras esta publicación, las reacciones no se hicieron esperar. La negación de una progenie artística “hispanovisigoda” tuvo una rápida contestación en 1861 cuando José Amador de los Ríos (1818-1878) publicó *El arte latino-bizantino en España y las coronas de Guarrazar* (AMADOR, 1861).

A través de ella, la intelectualidad española utilizaba convenientemente la historiografía defendiendo una exaltación ideológica de la cultura nacional. La búsqueda de las raíces del país, la consideración de los objetos hallados como últimos representantes del linaje monárquico de los reinos hispanos y su identificación con ciertos ideales políticos de la España finisecular, fueron puntos rectores de un discurso reivindicador de una cultura propia e independiente de la nación francesa (PANADERO y SAGUAR, 1995: 23-31 y GARCÍA CUETOS, 1999: 30-31).

En el año 1844 Amador había sido nombrado Secretario de la Comisión Central de Monumentos. El 14 de mayo de 1859 exponía en la *Gaceta* los primeros hallazgos arqueológicos fruto de los trabajos en Las Huertas. En realidad, tal y como se puede intuir, este informe no caló suficientemente entre las élites intelectuales europeas del momento. La investigación capitaneada por el experto desde la RAH, nunca tuvo el propósito “de buscar nuevos tesoros ni adquirir objeto alguno correspondiente ya al descubierto”, sino, concretar la existencia allí de un templo u oratorio (AMADOR, 1861: 64, nota 1). Finalmente, documentó la existencia de un “oratorio o basilica” con varias fases anteriores a la “reedificación visigoda” (ibidem, 1861: 50-67).

El bello dibujo realizador por J. de la Gángara, profesor de la Escuela Superior de Arquitectura, acompaña al estudio de los paramentos que halló, comparables, según explica, con los de San Salvador de Valdediós, San Julián de los Prados o la misma Cámara Santa de Oviedo (ibidem, 1861: 67-75). Igualmente, aconsejado por Luis de la Escosura, realizó un análisis de la composición química del oro, concluyendo que se trataría de un material áureo obtenido “en los ríos de Extremadura” (ibidem, 1861: 126 y PEREA, 2001: 125). Finalmente localizó “dos cajas de fábrica” donde, supuestamente, el tesoro había permanecido oculto durante siglos, así como el célebre epitafio de Crispín que reveló una cronología cercana al año 693 d. de C. para el conjunto excavado (VELÁZQUEZ, 2001: 385).

Quizás no sea exagerado ver en el estudio del español una reacción a las teorías emitidas desde Francia pues, aún reconociendo las novedades aportadas, su argumento se estructura con la sola intención de desmentir lo expuesto por Lasteyrie.

A. de los Ríos desechó la teoría atribucionista que veía en las preseas objetos personales del rey, de su cónyuge y de los hijos de la pareja y la misma actitud mostró frente a las hipótesis derivadas de la expresión “*in Sorbaces*”, negando la identificación con St-Marie-des-Comiers (AMADOR: 1861: 97-106).

Con todo, la conclusión más destacada de su estudio radicaba en la negación de la progenie septentrional de las alhajas de Guarrazar: “¿A que arte pertenecen los preciosos objetos de orfebrería hallados en la Fuente de Guarrazar?”. La respuesta a esta cuestión le llevó a debatir las teorías germanistas reconsiderando el origen de las mismas a través de la redefinición de su progenie. Según Ríos el tesoro de Guarrazar era el máximo exponente del “arte latino-bizantino”: un arte de filiación “antiquizante”, con recuerdos de la plástica griega oriental, sustrato “hispanorromano” y deudas con el “*fasto de las cortes bizantinas y la antigua majestad romana*” (ibidem, 1861: 6 y 33).

La postura era novedosa con respecto a los supuestos anteriores, pero no al compararla con el panorama historiográfico decimonónico español. Retomando los argumentos de José Caveda y Nava (1796-1882), defenderá una continuidad de las artes “hispanovisigodas” con respecto a la tradición hispana, contextualizando los objetos orfebres en relación con otras piezas posteriores del arte altomedieval peninsular, tales como la Cruz de los Ángeles y la Cruz de la Victoria. En contra de lo defendido desde Francia e Inglaterra, entiende tales manifestaciones dentro de la tradición regia de donación de tesoros a los centros religiosos más reputados (GALVÁN, en prensa y BANGO, 2001). Las piezas de Guarrazar debían contextualizarse en una larga costumbre hispana que tendría sus puntos álgidos, por ejemplo, en la donaciones de los monarcas asturianos a la sede ovetense o las realizadas por Fernando I y Sancha en 1063 a los altares de la iglesia de San Juan Bautista de León (AMADOR, 1861: 90-95).

Por lo general, se considerará la aportación de Ríos, como la primera defensa del arte visigodo en *Hispania* con cierta base científica y metodológica. La aparición del tesoro de Guarrazar en aquel apartado lugar de la provincia toledana, reactivó espectacularmente un debate científico dominado, hasta entonces, por un discurso minimizador de las artes hispanas, frente a Europa, a pesar de que la aceptación de las teorías de Lasteyrie y las expresadas por el español tuvieron una acogida desigual. Su irrupción en el panorama intelectual fue un revulsivo dinamizador que abrió el debate y en el que, quizás, debiéramos ver el inicio de la redefinición de los estudios dedicados al arte “prerrománico” hispano.



Aún con todo, un último punto debe ser aclarado. Durante largo tiempo se consideró a Ríos como el introductor en España, desde las escuelas galas, de la expresión “arte latino-bizantino”. Sin embargo, las investigaciones en estas materias que, paralelamente, realizaban J. Caveda, P. de Madrazo (1816-1898) y M. de Assas i Ereño (1813-1880), han dificultado concretar a quién de cada uno de ellos corresponde la primacía de determinados logros científicos (PANADERO y SAGUAR, op. cit.).

En todo caso, cuando en 1856 Madrazo defiende el carácter de algunos templos y vestigios arquitectónicos desechados en 1848 por Caveda, se perfiló la existencia de un arte visigodo resultante de la herencia latina, asumida por la edificación y, a su vez, de la tradición oriental, apropiada en lo ornamental (MADRAZO, 1856). Un año después, Assas publica una serie de trabajos consagrados al estudio de la arquitectura hispana durante los siglos IV-VII (ASSAS: 1857a y 1857b). Aquí se ofrece, antes de su utilización por Ríos, una clara definición del “estilo latino-bizantino”: “*Se llama latino por haber nacido en la región de Europa que siempre perteneció a la iglesia latina (...). En esta nueva fase del arte, que no sin razón podría llamarse estilo latino-bizantino, es exclusivamente peculiar de nuestra Península, y puede caracterizarse de este modo: las formas generales de los edificios fueron como el estilo latino (...) los ornamentos se copiaron del bizantino*” (ibidem, 1857b, 291-292).

El final de la “novela negra” no podía ser más explosivo. La intelectualidad española, en su firme defensa del arte nacional, acababa escudándose en la teoría “latino-bizantina”, asumiendo los preceptos difundidos desde el frente “enemigo” que, por aquel entonces, aún mantenía en su poder el “botín” “robado”.

Bibliografía

- Amador de los Ríos, J., 1859, “Ministerio de Fomento. Instrucción pública. Negociado 1º”, *Gaceta de Madrid*, sábado 14 de mayo, 134.
- *** idem, 1861, *El arte latino-bizantino en España y las coronas de Guarrazar: Ensayo histórico crítico*, Imprenta Nacional, Madrid.
- Assas i Ereño, M. de, 1857a, “Nociones Fisonómicas-históricas de la arquitectura en España. Artículo VII. Monumentos cristianos de los siglos IV, V, VI y VII”, *Seminario Pintoresco Español*, 35, XXII, 30 de agosto, 273-275.
- *** idem, 1857b, “Nociones Fisonómicas-históricas de la arquitectura en España. Artículo VII. Monumentos cristianos de los siglos IV, V, VI y VII”, *Seminario Pintoresco Español*, 37, XXII, 13 de septiembre, 289-292.
- Balmaseda, L. J., 1995, “El tesoro perdido de Guarrazar”, *Archivo Español de Arqueología*, 68, 149-164.
- *** idem, 1996, “Las versiones del hallazgo del tesoro de Guarrazar”, *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, 14, 1-2, 95-110.
- *** idem, 1999, “El diamantista José Navarro y el tesoro de Guarrazar”, *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, 17, 1-2, 175-188.
- *** idem, 2001a, “Los avatares del tesoro de Guarrazar”, en A. Perea (ed.), *El tesoro visigodo de Guarrazar*, CSIC.
- *** idem, 2001b, “El yacimiento y sus excavaciones”, A. Perea (ed.), *El tesoro visigodo de Guarrazar*, CSIC.
- Bango Torviso, I. G., 2001, “La piedad de los reyes Fernando I y Sancha. Un tesoro sagrado que testimonia el proceso de renovación de la cultura hispana del siglo XI”, en I. G. Bango (ed.), *Maravillas de la España medieval. Tesoro sagrado y monarquía*, Junta de Castilla y León.
- Caillet, J.-P., 1985, “Couronne votive wisigothique, avec croix. Guarrazar (près de Tolède), VII^e s.”, *L’antiquité classique, le haut moyen âge et Byzance au musée de Cluny*, Éd. de la Réunion des musées nationaux.
- Galván Freile, F., “Iconografía del soberano en la Alta Edad Media Hispana: Propaganda y Legitimación”, *Sacralités Royales en Péninsule Ibérique: formes, limites, modalités (VII-XV siècle)*, (en prensa).
- García Cuetos, M. P., 1999, *El prerrománico asturiano, historia de la arquitectura y restauración (1844-1976)*, Sueve, Oviedo.
- García Vuelta, O., 2001, “Las imágenes de Guarrazar”, en A. Perea (ed.), *El tesoro visigodo de Guarrazar*, CSIC.
- Lasteyrie, F. de, 1860, *Description du Trésor de Guarrazar accompagnée de recherches sur toutes les questions archéologiques qui s’y rattachent*, Gide, Paris.
- Longpérier, A. de, 1859, “Couronnes de Guarrazar”, *Bulletin de la Société Impériale des Antiquaires de France*, s.n., 76-77.
- *** idem, 1859, “Couronnes de Guarrazar. Séance du 2 février. Présidence de M. Huillard-Bréholles”, *Bulletin de la Société Impériale des Antiquaires de France*, s.n., 68-77.
- Madrazo, P. de, 1856, *Recuerdos y Bellezas de España. Sevilla y Cádiz*, Madrid.
- Panadero, N. y Saguar, C., 1995, “El arte visigodo en la historiografía romántica”, *Historiografía del arte español en los siglos XIX y XX*, Alpuerto.
- Perea, A. 2001, “Biografía versus historiografía”, en A. Perea (ed.), *El tesoro visigodo de Guarrazar*, CSIC.
- Velázquez, I., 2001, “Las inscripciones del tesoro de Guarrazar”, en A. Perea (ed.), *El tesoro visigodo de Guarrazar*, CSIC.
- Way, A., 1859a, “The votive gold crowns recently found near Toledo, and now preserved at the Hotel de Cluny, at Paris”, *The Archaeological Journal published under the direction of the Central Committee of The Archaeological Institute of Great Britain and Ireland. Researches into the arts and monuments of The Early and Middle Ages*, XVI, 253-261.



*** idem, 1859b, "Supplementary notes from the Spanish writers relating to Reccesvinthus, and the last Kings of the Goths in Spain", *The Archaeological Journal published under the direction of the Central Committee of The Archaeological Institute of Great Britain and Ireland. Researches into the arts and monuments of The Early and Middle Ages*, XVI, 262-263.



Fig. 1.



Fig. 2.

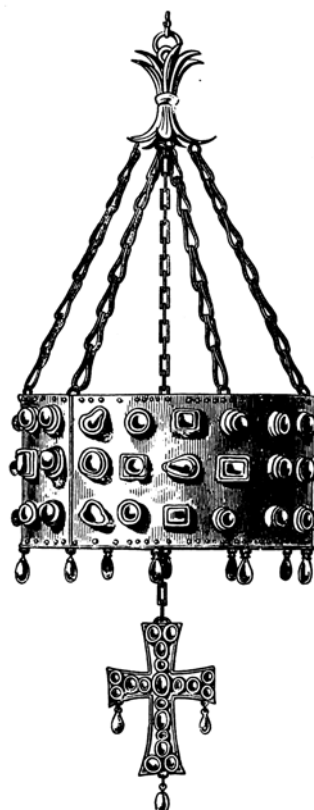


Fig. 3.

Fig. 1. Cromolitografía. Corona de Recesvinto. Según F. de Lasteyrie, 1860.

Fig. 2. Cromolitografía. Corona y cruz. Según F. de Lasteyrie, 1860.

Fig. 3. Grabado. Corona y cruz. Según A. Way, 1859.